

les anciennes provinces polonaises soumises à la Russie depuis 1772. On défendit toute conversation politique; et à ce propos nous citerons, comme modèle du genre, l'ordonnance qui inaugura le règne de la terreur dans le gouvernement de Wilna. On jugera s'il est possible de concevoir rien de plus hideusement tyrannique. Après un préambule assez curieux, le vice-gouverneur Doppelmeier s'exprime ainsi: "Son Excellence le général gouverneur de Wilna, ayant jugé qu'il était nécessaire de poursuivre et d'exiler tous ceux qui deviennent dangereux en publiant des nouvelles et des opinions nuisibles, m'a ordonné, en date du 4-16 juin 1832, d'annoncer à toutes les autorités que leur devoir le plus essentiel est de surveiller tous les employés qui leur sont soumis, non-seulement quant à leur conduite publique et privée, mais aussi quant à leurs liaisons de famille et d'amitié. Les présidents de toutes les autorités, dans leurs rapports fondés sur simple supposition, doivent, pour m'éclairer, énoncer leurs opinions et leurs remarques, pour que, conformément au degré de culpabilité des personnes accusées, on puisse les suspendre de leurs fonctions, ou les leur ôter entièrement, les faire juger ou seulement les soumettre à la surveillance de la police, les arrêter ou les enfermer dans les forteresses, les envoyer au fond de la Russie ou bien en Sibérie."

"Si Son Excellence M. le général gouverneur vient à apprendre la mauvaise volonté, les jugements téméraires en matière politique, et la conduite suspecte d'un citoyen ou d'un employé, en ce cas les employés supérieurs des accusés et les présidents des autorités respectives seront examinés sévèrement sur les causes qui les ont portés à se tenir à ce sujet; ils seront destinés comme incapables de remplir leurs emplois, et subiront ensuite une punition exemplaire conforme au degré de culpabilité des accusés. Les mêmes règles doivent être observées à l'égard des citoyens, des propriétaires et des gentils-hommes polonais."

Nous avons parlé des bibliothèques confisquées; il faut ajouter que la science et la littérature furent proscrites comme suspectes. Une censure, mille fois plus rigoureuse que celle de Saint-Petersbourg, mit obstacle à la propagation des lumières, et sembla prendre à tâche de ramener la Pologne à l'ignorance des siècles passés. Les livres les plus innocents furent sacrifiés ou mutilés par cette insatiable harpie, qui souille tout ce qu'elle touche. On ne trouve plus à Varsovie d'ouvrages sur la Pologne, pas même de simples descriptions. La censure a anéanti ou soustrait au public tout ce qui pouvait rappeler directement ou indirectement le souvenir de l'ancienne monarchie polonaise. M. Marmier dut recourir à l'autorité d'un général pour se procurer un petit volume imprimé à Varsovie, en 1820, sous le titre de *Guide du voyageur en Pologne*, et qui, ajoute cet écrivain, "est bien le guide le plus pacifique, le plus innocent qu'il soit possible d'imaginer." Les censeurs supprimèrent d'un ouvrage tout à fait anodin les mots *révolution française*, et y substituèrent ceux-ci: *changement politique*! un archéologue ne put faire paraître un travail sur les médailles polonaises sous le titre de *Numismatique de la Pologne*, il fallut remplacer ce titre par celui de *Numismatique du Pays*. C'est par des exploits de ce genre que les douaniers littéraires de Varsovie signalent chaque jour leur sollicitude pour les intérêts de leurs patrons. La poste vint au secours de la censure: elle surprit, par d'ignobles indiscrétions, les

secrets des familles; elle supprima toutes les lettres adressées aux Polonais émigrés ou écrites par eux. En sorte que ces infortunés ont été privés de la seule consolation qui pût adoucir pour eux les douleurs de l'exil. La plupart sont sans nouvelles de leurs familles depuis la fin de la révolution, c'est-à-dire depuis quatorze ans!

Cependant ce lâche assassinat de la Pologne ne s'accomplit pas sans une dernière et vigoureuse protestation. On se rappelle l'insurrection qui, en 1833, menaça les maîtres de Varsovie d'une révolution nouvelle. Quelques réfugiés rentrèrent dans leur patrie, et, ralliant tous les mécontents qui se trouvèrent sur leur passage, attaquèrent avec succès plusieurs détachements russes. Imprudente et vaine tentative! Écrasés par le nombre, ces nouveaux martyrs de l'indépendance polonaise succombèrent sur le champ de bataille ou furent trainés au supplice. Ce fut pour le gouvernement moscovite et son digne chef une occasion de redoubler de fureur et de cruauté. Les prisonniers furent soumis aux plus affreux traitements. Pendant leur détention, les nobles furent privés de l'ancien privilège de ne point subir de peines corporelles. C'est un journal publié à Saint-Petersbourg, *L'Abeille du Nord*, qui en fait le malin aveu, en toute sûreté de conscience. D'après cette feuille, le knout ne s'administrerait qu'après jugement, mais les autres peines telles que la fustigation, la bastonnade, etc., furent considérées "comme moyens d'instruction pendant le cours de la procédure." Ce n'est pas tout; des actes de véritable férocité signalèrent cet épisode de la réaction: Michel Wollowicz était tombé mort en combattant; son cadavre fut traîné au gibet pour être bien et dûment pendu. Mademoiselle Kavecka, jeune fille de 18 ans, fut condamnée à mort et fusillée à Lublin, pour avoir donné des vivres aux insurgés...

Parmi les exécutions capitales qui ensanglantèrent de nouveau cette malheureuse terre de Pologne, il en est plusieurs dont le souvenir restera éternellement gravé dans le cœur des nobles enfants de ce pays. Qu'il nous soit permis, en compulsant ces lugubres annales, de payer un tribut d'admiration à ces héros qui payèrent si courageusement de leur vie leur dévouement à leur sainte cause, à ce jeune Zawisza surtout, à ce preux sans peur et sans reproche dont le dernier soupir s'exhala dans un pieux souvenir filial mêlé à une imprécation contre les oppresseurs de sa patrie. Au moment de monter à l'échafaud, il prit son mouchoir et pria l'ecclésiastique qui l'assistait de le porter à sa mère, comme dernier gage de sa tendresse. L'officier russe qui commandait le détachement s'étant avancé pour se charger lui-même du funèbre message: "Retire-toi, s'écria Zawisza, dans un mouvement de violente indignation; le sicaire d'un tyran n'est pas digne de porter à une mère le dernier adieu d'un fils qui meurt pour la liberté de son pays." Et, remettant le mouchoir entre les mains du prêtre, il se livra aux exécuteurs.

En fait de vengeance, de moyens odieux, d'actes contraires à la morale la plus vulgaire aussi bien qu'à l'humanité, l'empereur Nicolas a dépassé les bornes de toute vraisemblance, et il a porté la fureur jusqu'au délire, jusqu'à l'oubli de toute pudeur. Nous pourrions citer à l'appui des faits sans nombre. Nous nous contenterons de deux exemples, dont l'authenticité ne sera pas contestée:

Un Polonais, enrôlé de force dans les troupes russes, déserte et va chercher un asile sous le toit maternel. Où pourrait-il

être mieux en sûreté qu'auprès de sa mère, de sa mère qu'il aime et dont le dévouement ne reculera certainement devant aucun danger? Il se trompait, le malheureux! L'influence du despotisme et la terreur, mise à l'ordre du jour, avaient déjà pénétré dans la chaumière au foyer de laquelle il était venu s'asseoir en toute confiance. Sa mère, effrayée du châtiement qui lui est réservé pour avoir recelé un déserteur polonais, va le dénoncer aux autorités russes! L'infâme ne prévient pas même son fils, pour qu'il puisse se sauver pendant qu'elle ira livrer son secret aux sbires de Nicolas. Ça n'est plus une mère, c'est une créature démoralisée par la frayeur et dont le cœur n'a plus place que pour les plus méprisables instincts. Elle accomplit sans remords ce qu'elle croit devoir au culte qu'exige le vainqueur, et son fils est livré à ses juges!

Cependant, la voix publique et le zèle oppressé des chefs moscovites portent aux oreilles de l'autocrate cet acte inqualifiable, ce crime qui n'a de nom dans aucune langue parce que les sociétés humaines l'ont supposé impossible. Vous croyez, sans doute, que l'empereur, honteux de ce que sa politique peut produire de tels résultats, va, sinon punir la mère dénaturée, du moins garder un prudent silence sur une infamie aussi déshonorante pour celui qui en profite que pour celle qui l'a commise? Que vous connaissez mal sa majesté l'empereur de toutes les Russies! Nicolas, enthousiasmé de la conduite de cette misérable, lui décerne une médaille d'honneur et lui accorde une pension.

Le second fait est si horrible que nous craindrions, en le racontant nous-mêmes, de trouver des incrédules. Nous aimons mieux en emprunter le récit à l'ouvrage publié par M. Gluchowski:

"Le prince de Wurtemberg, dit l'auteur, avait épousé une sœur du prince Czartoryski, de laquelle il eut un fils. Malheureuse dans ce mariage, la princesse de Wurtemberg s'était retirée en Pologne, où elle vivait loin de son mari et de son fils. Ce dernier, resté en Allemagne, y fut élevé et embrassa la carrière des armes. Passé au service de la Pologne en qualité de général de brigade quelques années avant la révolution, il se rapprocha par ce moyen de sa mère, qui lui avait toujours été tendrement attachée, quoiqu'elle eût plusieurs griefs à lui reprocher.

"Sur ces entrefaites, la révolution de Pologne éclata. Le prince Adam de Wurtemberg, ne croyant pas devoir y prendre part, demanda au gouvernement révolutionnaire la permission de quitter le pays. Cette permission lui fut accordée sur sa parole d'honneur que, dans cette guerre, il ne servirait point contre la Pologne. Mais, à peine hors du territoire, ce prince parjure accepta un commandement au service de la Russie.

"Rentré en Pologne les armes à la main, il dirigea sa marche vers Pulawy, berceau de la famille Czartoryski, de sa propre mère! ...Après avoir marqué son passage par des excès et des atrocités qui surpassaient ceux des Russes mêmes, pourra-t-on croire que cet infâme, arrivé près du château sans défense, prit plaisir à faire diriger des coups de canon contre cet asile inoffensif, où sa grand-mère se mourait de vieillesse? Eh bien! c'est en faveur de ce monstre sans honneur et sans foi, de ce fils dénaturé, que le tzar, voulant sans doute récompenser ses hauts faits, a confisqué les biens de la princesse de Wurtemberg, sa mère, sous prétexte qu'elle était incapable de les gérer."

En évoquant de pareils souvenirs, on sent la plume près d'échapper de la main, on reste